



> Le lycée Chateaubriand

Marcel LAMY: " Grandeur et misère de la Justice humaine selon Pascal." Conférence prononcée au lycée Chateaubriand de Rennes le Mardi 6 décembre 2012.

Mise en ligne le 1<sup>er</sup> avril 2012.

Marcel Lamy est professeur agrégé de Philosophie. Il a longtemps enseigné au lycée Chateaubriand, dans les classes préparatoires littéraires et scientifiques.

© Marcel Lamy.

---

## GRANDEUR ET MISERE DE LA JUSTICE HUMAINE SELON PASCAL

### INTRODUCTION

Dans l' *Apologie* que Pascal se proposait d'écrire devait figurer une Lettre de l'injustice. Injustice peut s'entendre comme privation ou comme négation. Un aveugle est privé de la vue qu'il possédait auparavant ou qu'il aurait dû normalement posséder. Une pierre n'est pas aveugle, elle est dépourvue de vue, non- voyante, comme une tyrannie est injuste, non-juste par essence. « *La vraie justice, nous n'en avons plus.* » (B. 297, F79)<sup>1</sup> Telle est la misère de l'homme depuis la faute d'Adam. Pourtant, notre justice humaine atteste, par « *ses règles admirables de police, de morale et de justice* », la grandeur de l'homme dans sa déchéance même (453,197). « *Les raisons des effets marquent la grandeur de l'homme, d'avoir tiré de la concupiscence un si bel ordre.* » (403,97)

---

<sup>1</sup> B : édition BRUNSCHVICG, F Folio .édition Michel LE GUERN

## I -CAUSE ET RAISON DES EFFETS.

A propos du divertissement, Pascal explique la différence entre cause et raison des effets en distinguant deux moments dans l'analyse (139, 126)

1. « *Quand je m'y suis mis quelquefois, à considérer les diverses agitations des hommes et les périls où ils s'exposent, (...) j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre. »*
2. « *Mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison (...) qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près. »*

Montaigne a bien vu la cause, mais il y voit une preuve de la folie des hommes. Pourquoi passer tout le jour à courir après un lièvre dont on ne voudrait pas s'il était offert ? Pourquoi préférer la chasse à la prise ? Ne vaut-il pas mieux rester en repos ?

Tous ces conseils de sagesse montrent qu'on n'a pas cherché la raison des effets, car on a raison de préférer la chasse à la prise : « ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères, mais la chasse, qui nous en détourne, nous en garantit. » Le divertissement est donc raisonnable, mais ceux qui s'y livrent ne savent pas pourquoi ils ont raison de fuir le repos. « Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment qu'ils ont de leurs misères continuelles ; et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de notre première nature, qui leur fait connaître que le bonheur est en effet dans le repos et non pas dans le tumulte, et de ces deux instincts secrets et contraires, il se forme en eux un projet confus qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation; » Voilà la raison des effets, mais il faut la chercher dans cette « duplicité de l'homme », à la fois grand et misérable.

La méthode de Pascal est un renversement continu du pour au contre.

*« Le peuple a les opinions très saines (...) d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la prise. Les demi-savants (Montaigne) s'en moquent et triomphent à montrer là-dessus la folie du monde, mais par une raison qu'ils ne pénètrent pas (la raison des effets), on a raison. »(324,93)*

## 2. LA JUSTICE

Passons à la justice. Montaigne, praticien du droit par ses fonctions de magistrat, connaît la variation des normes juridiques selon les provinces, les Etats et les époques et s'en tient à un scepticisme de principe. Il rejette toute doctrine du droit,

qu'elle s'appuie sur des lois naturelles rationnelles pour en déduire le droit sous forme de code ou, comme Aristote, sur la raison et l'équité qui président aux échanges et fixent la juste proportion qui distribue à chacun sa part et son rang. Ceci conduit Montaigne à une sorte de positivisme sceptique. Rien, suivant la seule raison, n'est injuste de soi (...). La coutume fait toute l'équité par cette seule raison qu'elle est reçue. » (294, 56) D'où ce principe que la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume et non parce qu'elle est raisonnable ou juste. (325, 469) Soumettre les coutumes à l'examen, s'enquérir de leur source qui peut être une usurpation, est subversif.

*« Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes, car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. » (326,62)*

Pascal approuve ce conservatisme. Comme Montaigne, il a fait l'expérience des guerres civiles, révoltes, frondes : la guerre civile est le pire des maux.

Néanmoins, Pascal donne tort à Montaigne (325,469 ). Montaigne a vu la misère de la justice humaine, mais « le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine. » Il suit la coutume parce qu'il la croit juste, en quoi il se trompe. Mais Montaigne n'a pas vu la grandeur de cette illusion « sinon il ne la suivrait pas (...) car on ne veut être assujéti qu'à la raison et à la justice. La coutume sans cela passerait pour tyrannie. » En quoi le peuple a raison. Notre justice a beau être misérable et la vraie justice a beau être perdue, l'homme déchu en a conservé « la marque et la trace toute vide » qu'il remplit comme il peut par la coutume et c'est pourquoi il la tient pour juste. Nous le verrons, l'imagination a beau être une puissance trompeuse, une maîtresse d'erreur et de fausseté (82,41), elle suture cette béance qu'a laissée en nous le Dieu perdu. Il y a en nous un instinct secret qui nous pousse à n'obéir qu'à la raison ou à la justice : voilà la grandeur. En revanche, « l'imagination dispose de tout, elle fait la beauté, la justice et le bonheur qui est le tout du monde. » Voilà la misère : l'homme n'obéit qu'à la justice qu'il imagine, mais qu'il ait une idée de la justice véritable prouve sa grandeur. « La grandeur de l'homme est si visible qu'elle se tire même de sa misère. (...) Car qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé. » (409,108)

De plus, même si Montaigne a raison de dire que la justice varie selon les temps et les lieux, il y a quelque chose qui est l'invariant de cette variation, c'est la force.

*« Comme les duchés et royautes et magistratures (dans les républiques) sont réelles et nécessaires à cause que la force règle tout, il y en a pourtant et toujours. Mais parce que ce n'est que la fantaisie (l'imagination) qui décide (des constitutions), cela n'est pas constant et est sujet à varier. » (306,642),*

Tandis que partout et toujours c'est la force qui règne.

C'est la thèse que soutient Thrasymaque dans la République de Platon. (I, 338e 339a) « Tout gouvernement établit toujours les lois dans son propre intérêt (...). Or,

c'est ce pouvoir qui a la force d'où il suit que partout et toujours, c'est la même chose qui est juste, l'intérêt du plus fort. »

Pascal, comme Hobbes et Spinoza, propose un récit des Origines de l'Etat à partir d'un stade présocial où les individus sont solitaires.

*« Figurons nous donc que nous les voyons commençant à s'assembler. Il est sans doute qu'ils se battront jusqu'à ce que la plus forte partie opprime la plus faible et qu'enfin il y ait un parti dominant (...). Alors les maîtres, qui ne veulent pas que la guerre continue, ordonnent que la force qui est entre leurs mains succèdera comme il leur plaît, les uns la soumettent à l'élection des peuples, les autres à la succession de naissance. » (304,677)*

Pour expliquer l'origine de l'Etat, Hobbes et Spinoza imaginent un pacte social, pacte de soumission chez Hobbes ou accord raisonnable en vue du bien de chacun et de tous chez Spinoza. La force suffit à Pascal, étant entendu que la fin de l'Etat est la paix civile, qui est le souverain bien politique. La force établit les cordes de nécessité qui, toujours et partout, dans tous les régimes, assurent la hiérarchie sociale. Mais la force est tyrannique et force le respect, c'est-à-dire la soumission. C'est le rôle de l'imagination de créer les cordes douces et volontaires nécessaires à la paix sociale, c'est elle qui permet la mutation de la tyrannie originaire en royauté ou en république. Grâce à elle, l'arbitraire de l'institution paraît raisonnable et juste, et la crainte fait place à la vénération.

C'est le rôle de la coutume, c'est-à-dire de l'habitude, de faire regarder comme raisonnable, authentique, éternel ce qui à l'origine était arbitraire (294,56). C'est elle aussi qui est à l'origine de la majesté des rois. La coutume de les voir accompagnés de gardes et de tambours « ploie la machine » pour inspirer respect et terreur. Cette association habituelle entre le roi et ses gardes persiste lorsque le roi apparaît seul.

*« Et le monde, qui ne sait pas que cet effet vient de cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle et de là viennent ces mots : « le caractère de la Divinité est empreint sur son visage. » (308,23)*

Il s'agit d'une association automatique des idées. La terreur qu'inspire la garde royale se transfère à la personne même du roi lorsqu'il apparaît seul. Mais la terreur s'est changée en majesté L'imaginaire du pouvoir relève de cette trace, de ce vide qu'a laissé en nous le Dieu perdu (425,138). Le pouvoir, qu'il s'agisse du roi ou des magistrats d'une république, vient occuper cette place vide. A la crainte physique qui ploie la machine, la coutume a substitué une vénération spontanée et naturelle, qu'aucun pacte social n'explique. On tremblait devant les gardes, on s'agenouille devant la majesté du roi : c'est l'effet de la coutume et de l'imagination. La force est une grandeur physique, la majesté une théophanie. Aucune politique ne peut se passer de l'imaginaire.

« La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple (...), et ce fondement là est admirablement sûr.(...) Ce qui est fondé sur la saine raison est bien mal fondé. » (330,24)

### 3 - L'AUTOMATE.

*« Nous sommes automates autant qu'esprit (...). La coutume incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense (...). L'habitude sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses et incline toutes nos puissances à cette croyance. » (252,671).*

Pascal projetait d'écrire une lettre sur la machine. La machine n'est pas le corps-machine de Descartes, mais l'automatisme mental de l'association des idées qui change la crainte en vénération et nous incline à croire à la majesté royale.

Mais une habitude peut être acquise volontairement, par exemple pour effectuer un calcul. On sait que Pascal a inventé une machine d'arithmétique qui opère automatiquement des additions et soustractions, avec plus de rapidité et de sûreté qu'un être humain.

*« La machine d'arithmétique fait des effets qui approchent plus de la pensée que tout ce que font les animaux. » (340,627)*

Dans son Avis au public (OC, p.189b 190a), il explique les avantages de sa machine. «L'instrument supplée au défaut de l'ignorance ou du peu d'habitude et, par des mouvements nécessaires, il fait lui seul, sans même l'intention de celui qui s'en sert, tous les abrégés possibles.(...) Cette machine délivre celui qui opère par elle de cette vexation,(...) elle le relève du défaut de la mémoire et (...) fait d'elle-même ce qu'il désire, sans même qu'il y pense. » La machine est un automate artificiel fait pour suppléer l'automate humain dans tous les calculs, à la différence des automates cartésiens qui marchent, mangent, respirent et font des signes comme des vrais hommes. Ils imitent, ils ne suppléent pas l'homme dans ses activités automatiques complexes comme le calcul.

On peut, par analogie, parler d'un automate, qui, avec la concupiscence et la force produit de la justice en vue de la paix civile .Cela ne va pas de soi avec des « moi » haïssables :

1. *« Le moi a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout, il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir : car chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. » (455,509) En fait, la machine n'exige aucune conversion de l'homme. Elle atteste à la fois sa grandeur et sa misère. « Grandeur de l'homme dans sa concupiscence même d'en avoir su tirer un règlement admirable et d'en avoir fait un tableau de la charité. »(402,109)*

2. *« Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre. On s'est servi comme on a pu de la concupiscence pour la faire servir au bien public. Mais ce n'est que feindre et une fausse image de la charité, car au fond ce n'est que haine. » (451,461) et pour finir cette définition de l'injustice comme privation et non comme négation : Et pour « Injustice : Ils n'ont pas trouvé d'autres moyen de satisfaire la concupiscence sans faire tort aux autres. »*

Tableau, image sont pris ici au sens des géomètres. Dans son Traité des coniques (OC 38, 40 ), une section conique ellipse, parabole ou hyperbole, est une « image » du cercle qui forme la base du cône, projeté sur un plan sécant dit plan du tableau. » L'image pascalienne est à la fois ressemblance et déformation. « La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image de Dieu et des défauts pour montrer qu'elle n'en est que l'image. »(580 720) Il en est de même de notre justice.

*« Injustice .Ils n'ont pas trouvé d'autre moyen de satisfaire la concupiscence sans faire tort aux autres. » (454,70)*

En tant qu'image, elle participe de la justice (ne faire tort à personne), tout en restant une forme de l'amour de soi, à l'opposé de la vraie justice qui est charité, amour de Dieu et du prochain. C'est la grandeur de l'homme d'avoir établi un ordre admirable, une machine juridique qui produit des effets, au nombre desquels est la paix civile, le souverain bien (299,76).

Mais si l'on prend en compte ce qui produit ces effets, ce n'est que de la concupiscence, de l'amour propre bien réglés. La morale de « l'honnête homme » reste une forme de la misère de l'homme. Dieu est roi de charité, mais le meilleur des rois humains n'est qu'un roi de concupiscence. A la fin du Troisième discours sur la condition des grands, Pascal donne d'excellents conseils au jeune duc de Chevreuse.

*« Les gens (sur qui vous réglez) sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent des biens de concupiscence, c'est la concupiscence qui les attache à vous (...). Contentez leurs justes désirs, soulagez leurs nécessités, mettez votre plaisir à être bienfaisant. Si vous en demeurez là, vous ne laisserez pas de vous perdre, mais au moins vous vous perdrez en honnête homme. Il y a des gens qui se damnent si sottement ... » (OC,368 a)*

L'Etat le mieux gouverné reste une société de damnés, fondée sur la concupiscence, tout comme une société de voleurs.

*« C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement, comme les voleurs (...). Il semble que leur licence doive être sans aucune borne ni barrière, voyant qu'ils en ont franchi tant de si justes et de si saintes. » (393,656)*

On sait que l'idée vient de Platon (Rép .I, 351 cd) qui objecte à Thrasymaque qu'une troupe de brigands ne pourrait rien entreprendre en commun s'ils violaient entre eux les règles de la justice. Pour Platon, la justice est une force, pour Pascal, elle n'est qu'une simple idée, une trace vide, un instinct qui atteste la grandeur passée de l'homme : il ne peut se passer de lois et de règles. C'est là qu'intervient la machine qui vise à la paix en mettant fin aux disputes par un calcul qui porte sur des grandeurs mesurables.

*« Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres si on veut récompenser les mérites, car tous diront qu'ils le méritent. Le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand ni si sûr. » (313,87).*

Le droit d'aînesse est arbitraire et on peut s'en moquer

*« Mon ami, vous êtes né de ce côté de la montagne, il est donc juste que votre aîné ait tout. » (291,7)*

La réponse est l'automatisme ; la date de naissance et une carte des Pyrénées tranchent le débat, la raison ne fait pas mieux.

*« Si l'on avait pu, l'on aurait mis la force entre les mains de la justice, mais comme la force ne se laisse pas manier comme on veut, parce que c'est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle dont on dispose comme on veut, on l'a mise entre les mains de la force et ainsi on appelle juste ce qu'on est forcé d'observer. » (878,78)*

La raison des effets, c'est que « la justice est sujette à dispute, la force est très reconnaissable et sans dispute. » Ce n'est pas la justification du droit du plus fort, c'est ce qui permet de calculer. La force se mesure et si la majorité est une force, c'est qu'elle se compte.

Il en est de même du nombre des laquais et de l'habit de brocatelle. Montaigne s'en moque : vanités que tout cela, superficie, folie des hommes. Il n'a pas vu la raison des effets. Ce sont des marques visibles de la force.

*« On (Montaigne) ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de sept ou huit laquais. Eh quoi ! il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit, c'est une force. » (315,82)*

Dans une pensée dont on n'est pas sûr que Pascal soit l'auteur (319) :

*« Qui passera de nous deux ? qui cèdera la place à l'autre ? Le moins habile ? mais je suis aussi habile que lui, il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais et je n'en ai qu'un, cela est visible : il n'y a qu'à compter, c'est à moi de céder. » (319)*

Le cérémonial de la Cour réglé par l'étiquette est un ballet d'automates où tout se passe sans dispute. Chaque moi, si tyrannique soit-il, s'y conforme. Mais cet ordre

admirable règne entre des damnés qui se haïssent les uns les autres sous une apparence de courtoisie.

Le primat du reconnaissable est la raison des effets qui triomphe des arguments sceptiques de Montaigne.

*« Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà » n'ébranle qu'un dogmatisme qui croit à une véritable équité, à des lois naturelles et constantes. La grandeur de l'homme est d'inventer un ordre qui assure le bien public et la paix sans faire appel à la bonne volonté des hommes et en misant sur l'automate en nous. « Plaisante justice qu'une rivière borne ».*

Certes, mais le cours d'une rivière est indiscutable comme le nombre des laquais. Cela suffit pour savoir qui tranchera le litige et selon quelles règles. L'ordre suffit à assurer la paix et satisfait aux deux règles fondamentales du droit : *nemini nocere* : ne faire de tort à personne. *Jus suum cuique tribuere* : rendre à chacun ce qui lui est dû. Chaque système juridique, y compris celui des voleurs, apporte une solution suffisante pour la pratique. Les arguments sceptiques cèdent à la raison des effets.

Pour nous résumer, la force est l'invariant de la variation des normes politiques et juridiques. Elle décide du pouvoir car elle est indiscutable et même mesurable. La coutume d'obéir fait l'automate et, pour finir, l'imagination change la force en justice et le pouvoir en majesté. La justice humaine est à la fois privation (injustice) et image de la vraie justice (ordre admirable) misère et grandeur.

## CONCLUSION :

Kant, à la fin de son Projet de paix perpétuelle (2e section, 1) a formulé le problème de Pascal à sa manière :

*« Le problème de la formation de l'Etat (...) n'est pourtant pas insoluble, même s'il s'agissait d'un peuple de démons (pourvu qu'ils aient quelque intelligence ) ; il se formule de la façon suivante : « Ordonner une foule d'êtres raisonnables qui réclament tous d'un commun accord des lois générales en vue de leur conservation, chacun d'eux d'ailleurs ayant une tendance secrète à s'en excepter ; et organiser leur constitution de telle sorte que, ces gens qui par leurs sentiments particuliers s'opposent les uns aux autres, refrènent réciproquement ces sentiments de façon à parvenir dans leur conduite publique à un résultat identique à celui qu'ils obtiendraient s'ils n'avaient pas ces mauvaises dispositions. (...) Un pareil problème doit pouvoir se résoudre, car il ne requiert pas l'amélioration morale des hommes.(...) La raison peut user du mécanisme de la nature, grâce aux penchants égoïstes qui agissent les uns contre les autres, comme un moyen de réaliser sa propre fin. » (p 44-46)*

On peut faire de bons citoyens avec des démons et « des honnêtes gens » avec des damnés ou des voleurs, sans pour autant les améliorer du point de vue moral. Kant s'en remet à une ruse de la raison qui se sert du conflit des passions pour parvenir à ses fins. C'est l'esquisse d'une philosophie de l'histoire où la raison joue le rôle de la Providence. Pascal n'accorde aucun rôle à la Providence, à la différence de saint Augustin. Son approche est foncièrement anhistorique. Le seul évènement qui importe, c'est la chute d'Adam.

*« Car enfin, si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance, et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée de la vérité et de la béatitude (...). Sans ce mystère, (du péché originel et de sa transmission) le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme. » (434,122)*

Ceci s'applique également à la justice humaine, à sa misère et à sa grandeur. La raison des effets nous conduit à cet abîme et à ce cercle sans fin, « la misère se concluant de la grandeur et la grandeur de la misère. » (41,113) Notre justice est à notre image, automate autant qu'esprit et capable de faire travailler sa concupiscence, sa misère à la réalisation d'un ordre admirable. Le dernier mot reste à la grandeur.

**Marcel LAMY**

**24 janvier 2012**

Editions des Pensées :

B. BRUNSCHWICG, *Pensées et Opuscules* Hachette 1971

F. M. LE GUERN, *Folio classique*. Gallimard 1977

OC. LAFUMA, *Œuvres complètes, L'intégrale* Seuil 1963